

bunal révolutionnaire, qui, malheureusement, était l'antichambre de la mort. La voiture était escortée par des gendarmes.

Le long de la route, le bon curé ne fit que prier et encourager ses compagnons de captivité qui se lamentaient. Il leur fit admirer la grandeur et la bonté infinie de Dieu, lorsque le soleil se leva resplendissant, que tout se réveilla dans la nature, et que les oiseaux lancèrent dans les airs leurs premières notes, comme s'ils adressaient au Ciel leur prière du matin. Devant ce spectacle magnifique que pas un, sans doute, ne devait revoir, les prisonniers, émus, écoutaient en silence Jacques Béranger, et des larmes coulaient de tous les yeux.

On arriva à Cambrai à huit heures du matin, et la charrette se dirigea vers la prison. Quoiqu'il fût de bonne heure, l'accusateur public s'y trouvait déjà, dressant la funèbre liste de ceux qui devaient ce jour-là comparaître devant le sombre tribunal. Dès que la charrette fut entrée dans la cour, deux guichetiers s'emparèrent du vieux prêtre et le déposèrent dans un coin du préau. Ils allaient faire descendre les autres, lorsque survint le geôlier, criant qu'il n'avait plus de place, et qu'il ne saurait où mettre cette nouvelle *fournée*.

L'accusateur public qui avait assisté à l'arrivée des prisonniers, lui dit qu'il n'avait pas besoin de s'inquiéter, et que, pour simplifier la besogne, il allait les envoyer directement au tribunal, où lui-même allait se rendre, et que là on ne serait pas embarrassé pour leur trouver une place.

Sur un signe qu'il fit, l'escorte et la charrette firent volte-face et se rendirent à l'endroit où siégeait le simulacre de tribunal, oubliant, dans son coin, Jacques Béranger qui resta dans le préau.

Dieu le protégeait visiblement, car, quelques heures après la même charrette conduisait les malheureuses victimes à l'échafaud dressé sur la place d'Armes.

Sauvé providentiellement, le bon curé fut enfermé dans un cachot où se trouvaient déjà entassés un vingtaine de malheureux des deux sexes et de toutes conditions, n'attendant, comme lui, que le moment de marcher à la mort. Mais Dieu les avait pris en pitié, et leur dernière heure n'était pas encore arrivée.

Le lendemain, 9 thermidor, la nouvelle de la chute de Robespierre était parvenue aux autorités tremblantes à leur tour, et les rues de Cambrai retentissaient de cris d'allégresse. Le peuple, toujours versatile, et prêt à briser aujourd'hui ce qu'il adorait hier, se porta en foule sur la place d'Armes, où la guillotine était en permanence, et la mit en pièces; puis il se rua sur la prison, dont les portes furent enfoncées, quoiqu'il ne trouvât aucune résistance, et les prisonniers, délivrés, furent portés en triomphe.